

Perspectives cavalières

Julie Mazziéri

Numéro 81, été 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93721ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mazziéri, J. (2020). Compte rendu de [Perspectives cavalières]. *L'Inconvénient*, (81), 5–8.

Perspectives cavalières

SANS MOBILE APPARENT Julie Mazzieri

Je fais souvent le même rêve : un cheval se trouve dans mon salon. Ce rêve n'a rien d'un cauchemar. Je ne sais pas comment l'animal a fait pour monter les quatre étages qui mènent à mon appartement. Peu importe. Il se tient debout au milieu de la pièce et mange tranquillement son foin entre le canapé et la bibliothèque. La table et le lustre ont disparu – c'est normal, il fallait bien faire un peu de place pour la bête. Il s'agit d'ailleurs d'une fort jolie bête : un hongre mesurant au moins un mètre soixante-dix au garrot, athlétique, arborant une magnifique robe gris pommelée, une crinière abondante, de puissants jarrets, un œil vif et doux, des naseaux luisants. « Un cheval de steeple-chase », expliqué-je parfois à mes voisins perplexes.

En effet, si le rêve comporte plusieurs variantes, deux données sont immuables : le cheval gris et les voisins qui viennent se plaindre du bruit que font ses sabots au-dessus de leurs têtes. Il s'agit d'un homme et d'une femme d'une soixantaine d'années que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam, mais qui remplissent ici très bien le rôle de voisins. Ils se tiennent dans l'embrasure de la porte tel un reproche vivant. Je fais d'ailleurs preuve d'une rare déférence à leur égard même si je trouve qu'ils exagèrent un peu : ce n'est qu'un cheval et je suis chez moi après tout. Décidément, on ne peut plus rien faire de nos jours sans avoir tout le monde sur le dos. Quoi qu'il en soit, je m'empresse de leur demander s'il y a du foin dans les marches ou dans l'entrée de l'immeuble et, sans attendre leur réponse, je leur dis que j'enverrai quelqu'un nettoyer l'escalier. Il est vrai que je dispose toujours de beaucoup de moyens dans ma vie onirique et il n'est pas rare que je diligente des domestiques pour régler certains problèmes secondaires qui m'empêchent de rêver à mon aise. Voilà qui est bien pratique, je vous assure. Mais très vite arrive le moment où le cheval veut se dégourdir les jambes et commence à se déplacer dans la pièce. Ses fers font un bruit infernal et le parquet ploie à chacun de ses pas. C'est un problème, je ne peux plus le

nier. Il y a aussi la litière qui s'accumule au milieu de la pièce. Toute cette paille souillée finira bien par s'écouler chez mes braves voisins. Puis il y a l'odeur. Que dire ? Ceux qui n'ont pas l'habitude des écuries peuvent être indisposés. Je le conçois bien. Cela peut surprendre.

Or, le plus étonnant dans cette histoire est sans aucun doute la rhétorique dont j'use pour me dépêtrer de ce bourbier. Quel aplomb ! Quelle répartie ! Moi qui dans la vie réelle n'arrive pas à placer deux mots au cours d'une conversation, qui me bats avec une langue lourde et maladroite, me voilà qui me lance dans des explications volubiles et qui multiplie les effets de manches. Je souris largement. Je fais de grands gestes. J'ai réponse à tout. Mes mots claquent comme un fouet. Ma mauvaise foi est sans bornes. Le bruit des sabots ? Le maréchal viendra mettre des fers en caoutchouc aux pieds du cheval. Insalubrité, vous dites ? J'explique avec douceur et condescendance que ce n'est rien, qu'il ne faut pas s'en faire pour si peu, qu'après tout il a suffi d'une toute petite heure à Hercule pour détourner les eaux de deux fleuves et nettoyer les écuries d'Augias qui n'avaient pas été curées depuis trente ans (ce qui est loin d'être le cas ici, vous en conviendrez). Les voisins n'ont pas le temps de parler. Le cheval soulève la queue et laisse tomber sur le tapis une fournée de brioches fumantes. Je m'esclaffe en les voyant froncer les sourcils : « Vous ne supportez pas l'odeur ? *Come on ! You're kidding me ! That's horseshit !* » La main posée sur la croupe de l'animal, je suis particulièrement fière de ce jeu de mots, même si je sais pertinemment que ni l'un ni l'autre de mes détracteurs ne parlent anglais.

Donc voilà, plusieurs fois par an, je me retrouve avec ce cheval dans mon salon. Je me fiche éperdument de savoir ce que signifie ce rêve. Je ne me l'explique pas, même si – entre vous et moi – j'ai ma petite idée sur le sujet. Non, mon véritable plaisir réside dans la fulgurance des images. Quelle joie d'observer cet incroyable animal parmi mes meubles ! Quel bonheur de voir mon sur-moi sonner à la porte sous les traits d'un couple de retraités ! Quel triomphe de discourir avec autant d'aisance ! Une explication viendrait tout dégonfler, tout mettre à plat. Une explication et c'est l'affaissement du rêve.

Il me semble qu'il en va de même pour la littérature. Qu'est-ce que cette manie de chercher des explications dans les livres ? Ne comptez pas sur moi pour entretenir votre charmant petit vice. Voyez-vous, ce que je recherche dans les livres, c'est une dimension supplémentaire. Pour cela, il ne faut surtout rien expliquer. Voilà pourquoi j'affectionne tant la perspective cavalière. Si celle-ci n'est pas fidèle à la réalité (elle déforme sensiblement l'objet), elle permet tout de même de représenter sur papier des objets qui existent en trois dimensions. Sans point de fuite, la perspective cavalière est jugée « incorrecte » par l'œil humain. Elle présente donc peu d'intérêt pour l'artiste plasticien, mais se veut fort utile pour l'ingénieur. C'est d'ailleurs en ingénieur que je m'efforce d'écrire et de rêver. Tout est dans la conception. Il faut que ça tienne debout. Je n'ai rien contre les cauchemars, mais je ne supporte pas de mal rêver. Cela m'exaspère et je me réveille.

•

Les souvenirs (tout comme les rêves, d'ailleurs) n'ont habituellement pas leur place dans une chronique. Mais si l'on fait un petit effort, je crois que tout peut entrer. Allons, une fois n'est pas coutume. Il y a si longtemps que j'ai envie de raconter ce jour où j'ai vu la Chance débarquer avec sa joie claironnante dans un pub anglais.

Car c'est bel et bien de chance dont il est question ici : cette chose insaisissable que certains croient pourtant posséder ou perdre comme on range ou on égare un trousseau de clés. C'était un dimanche après-midi. Il était environ trois heures et les lumières étaient déjà allumées derrière le bar. Assise sur un tabouret, j'étais en train de polir les couverts pour le repas du soir. Il y avait à peine

un mois que j'étais arrivée dans ce petit village du sud-est de l'Angleterre : East Hendred. Je vivais à l'étage avec le patron et sa femme que je n'aimais guère. Le lundi était mon seul jour de congé. Cette vie me paraissait à la fois étrangement douce et abrutissante. Parmi toutes mes corvées, l'argenterie était celle que je préférais.

– *She won* ! avait crié mon patron en raccrochant le téléphone.

Je ne savais pas de qui il était question. J'avais alors tout simplement conclu qu'il s'agissait d'une petite star locale qui avait remporté un tournoi de tennis ou un concours de beauté. Quoi qu'il en soit, mon patron exultait derrière le comptoir. Il était à moitié fou. C'était manifestement son jour de chance à lui aussi. Dans un transport d'enthousiasme, il avait suggéré d'installer la « championne » dans le *beer garden*. Puis il avait été question de pousser les tables contre le mur pour lui permettre d'entrer dans le pub. *C'était historique ! On prendrait des photos ! Il y aurait un article dans le journal !* Mais sa femme ne voulait pas en entendre parler. Je crois que si je n'avais pas été là, elle se serait mise à hurler. « C'est une idée stupide », répétait-elle. Du grand n'importe quoi. *Pure nonsense*. Il était absolument hors de question de faire entrer la championne dans le pub : « elle » allait tout saloper. « Elle » allait faire sur le plancher.

« Drôle de Miss, tout de même », me disais-je sur mon tabouret. Trois quarts d'heure plus tard, le pub était rempli de gens endimanchés. Je ne sais pas pourquoi j'ai une si grande envie de raconter cette histoire maintenant. Avec le recul, je dois admettre que l'idée de mon patron ne manquait pas de panache. En revanche, son épouse s'était inquiétée en vain, car la star du jour n'allait pas mettre le pied dans l'établissement. Ou plutôt le sabot ; la championne – vous l'aviez compris – n'étant autre qu'une pouliche de trois ans qui avait remporté l'une des courses hippiques les plus prestigieuses du pays.

Je ne me souviens plus du nom de la pouliche ni même de la course qu'elle avait gagnée, mais je garde un souvenir très net du propriétaire de ce crack. Si les Grecs et les Romains représentaient la Fortune sous les traits d'une nymphe tenant dans sa main une corne d'abondance ou un gouvernail, ce soir-là, la Chance était trapue et barbue, et arborait au milieu de sa chemise une grande tache marron là où la bête avait frotté sa tête après la victoire. L'homme aurait eu tort de rentrer chez lui pour se changer tant cette tache apparaissait comme le sceau même de la bonne fortune. Tout le comté d'Oxfordshire était venu le voir. On l'embrassait sur le front, sur la tête, sur la bouche. On l'étreignait à tout va, on le soulevait de terre. Cent fois il avait raconté la course, complètement hilare. Puis il avait demandé qu'on aille chercher son chauffeur qui attendait dans la voiture et l'avait installé au bout du comptoir avec une assiette de rôti et une bouteille de whiskey. Qu'à cela ne tienne, on trouverait un chauffeur pour le chauffeur, on rentrerait à pied.

Ce n'était pas l'argent remporté qu'on célébrait ce soir-là – le propriétaire de la pouliche en avait déjà assez, il était riche, je veux dire, inutile d'en rajouter. Non, ce n'était pas cela. Ce n'était pas sa victoire non plus qui mettait tout le monde dans cet état. Ce n'était pas lui qui avait parcouru ventre à terre l'interminable piste verte, ses chaussures cirées soulevant une motte d'herbe à chaque foulée. Ce n'était pas lui et ses petites jambes cagneuses qui s'étaient élancés triomphalement au-dessus des haies, un pantin bariolé posé sur le dos, cravachant, cravachant, cravachant jusqu'à la ligne d'arrivée. Ce n'était ni l'argent, ni sa victoire, ni même les fruits de son labeur : l'entraînement de la jeune surdouée avait été confié à un professionnel. Non, c'était vraiment la chance qu'on arrosait, tournée après tournée. Toute cette chance dans un seul homme, vraiment, il fallait voir ça.

•

Depuis le début du mois, quelqu'un s'amuse à mettre le feu dans les écuries de la région de Bastia. Déjà trois endroits ont brûlé cette semaine. Cette personne



a visiblement un message à faire passer, mais a du mal à s'exprimer. On ne comprend rien à son rébus. Pourquoi le feu ? Pourquoi les écuries ? Pourquoi maintenant ? On se croirait dans une nouvelle de Faulkner. *He say to tell you that wood and hay kin burn*. Je dois avouer que je ne dors pas très bien ces jours-ci.

Une table a été installée dans l'écurie et les propriétaires veillent parmi les chevaux. J'aime bien cette milice improvisée et son héroïsme du dimanche. Les rondes de nuit donnent lieu à d'intéressants portraits de groupe. Il faut bien tuer le temps : la table déborde de nourriture, on boit du vin dans des gobelets en plastique, les cavaliers racontent leurs chutes les plus spectaculaires. Une fille se met à compter tous les os qu'elle s'est cassés depuis qu'elle monte à cheval. Les éclats de rire surprennent les chevaux derrière nous. On se demande jusqu'à quand tout cela va durer. Tout le monde est d'accord : on ne pourra pas rester là indéfiniment. Quelqu'un fait remarquer que les feux sont toujours allumés avant minuit. Les incendiaires aussi ont besoin de huit heures de sommeil.

Hier soir, V.M. et moi sommes parties en dernier et, au moment où nous montions dans nos voitures, les chiens se sont mis à aboyer en direction du bosquet. Nous avons attendu qu'ils se calment, mais les deux molosses continuaient à aboyer à tout rompre, campés sur leurs pattes arrière, l'échine hérissée. Il y avait vraisemblablement quelque chose qui grouillait là-dedans.

Je ne sais plus qui en a eu l'idée, mais nous n'avons rien trouvé de mieux que de braquer les phares de nos voitures sur le rideau d'arbres devant nous. La lumière nous semblait être la meilleure arme qui soit. *Ennemi ! Ennemi !* continuaient de crier les chiens en direction du bois et, assises sur le capot de nos voitures, nous avons attendu qu'un sanglier, un renard ou Ab Snopes sorte de là. ■